

Patrice Spadoni

Militant d'Alternative Libertaire, membre de la rédaction de la revue *Débatte*, ancien militant de l'ORA, puis de l'UTCL

Daniel Guérin ou le projet d'une synthèse entre l'anarchisme et le marxisme

On ne peut aborder la question des relations entre le marxisme et l'anarchisme sans évoquer la figure de Daniel Guérin, l'écrivain, le militant, qui fut l'un des rares, au cours du xx^e siècle, à envisager la possibilité d'une synthèse entre ces deux courants¹.

Un parcours emblématique

Sa trajectoire traverse tout un siècle (né en 1904, Daniel Guérin disparaît en 1988), et elle dessine un parcours très emblématique. L'homme s'est jeté dans tous les combats émancipateurs de son temps en y adoptant systématiquement une position hétérodoxe. Il se définit tout d'abord, au cours des années 1930, comme « marxiste révolutionnaire », et devint bientôt l'un des principaux animateurs de la « Gauche révolutionnaire », tendance de gauche au sein de la SFIO – le Parti Socialiste d'alors –, puis du PSOP, le Parti Socialiste Ouvrier et Paysan, né d'une rupture avec ce même Parti Socialiste. Dans le même temps, il participait au combat des syndicalistes révolutionnaires au sein de la CGT. Puis, durant la seconde guerre mondiale, il se fit compagnon de route des trotskistes dont il appréciait le refus de tous les nationalismes. Peu à peu, au cours des années 1950 et 1960, il se rapprocha des libertaires, pour finalement rejoindre leurs rangs. Durant les dernières années de sa vie, il continuera sans faiblir son activité, au sein de l'ORA (l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste, depuis disparue), puis de l'UTCL (l'Union des Travailleurs Communistes Libertaires) qui s'est fondue par la suite dans Alternative Libertaire. Lors de ces derniers engagements, l'auteur de ces lignes a pu militer à ses côtés durant les années 1970 et 1980. Ce parcours, qui conduit du marxisme à l'anarchisme, ou plus précisément, au communisme libertaire, s'est accompagné d'une abondante production intellectuelle, très tôt teintée des futurs engagements libertaires. L'un des traits majeurs de cette

œuvre fut de proposer (Daniel Guérin ne prétendit jamais y être tout à fait parvenu) la recherche d'une nouvelle conception politique, qui puiserait dans le meilleur des apports des libertaires et des marxistes, en rejetant au loin le confusionnisme qui domine trop souvent les premiers, et l'autoritarisme, le centralisme, l'étatisme qui épuisa la capacité subversive des seconds. Aujourd'hui, alors qu'un nombre toujours plus grand de militant-e-s refuse tout à la fois le capitalisme et le « communisme » autoritaire, la démarche originale proposée par Daniel Guérin peut-elle trouver son rebond ?

Marx dissocié de Lénine

La formule, « une synthèse du marxisme et de l'anarchisme », peut évidemment se prêter à des interprétations multiples. Pour l'éclairer, revenons d'abord au texte d'une conférence qu'il prononça à New York en 1973, *Anarchisme et marxisme*². Au cours de cette intervention, Daniel Guérin précisait ainsi sa pensée : « De quel "marxisme" s'agit-il ? (...) nous appellerons ici "marxisme" l'ensemble de l'œuvre écrite par Karl Marx et par Friedrich Engels eux-mêmes. Et non celle de leurs successeurs plus ou moins infidèles, qui ont usurpé l'étiquette de "marxistes". » Guérin proposait donc un retour aux sources, accompagné d'une vigoureuse critique des courants qui se sont ensuite formés en les détournant. Ainsi s'en prend-il à la social-démocratie allemande. À Edouard Bernstein, qui « répudiait ouvertement la lutte des classes, qui était selon lui surannée, au profit de l'électoratisme, du parlementarisme et des réformes sociales ». À Kautsky, pour qui « la conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classes du prolétariat, et non quelque chose qui en surgit spontanément. » Cette thèse élitiste valorise l'activité de la direction « éclairée » du Parti, en préparant les errements à venir du léninisme, qui prône la « dictature du prolétariat » comme régime nécessaire, en précisant aussitôt que le prolétariat lui-même n'est pas assez éclairé pour exercer cette dictature. Ce rôle doit donc revenir au vrai détenteur de la conscience socialiste, au Parti, et plus précisément, car on est toujours plus éclairé en s'élevant, à la direction du Parti. La « dictature du prolétariat » se révèle ainsi par substitutions successives, celle du Parti et de quelques hommes au sommet de celui-ci, une dictature qui s'impose à tous... y compris au prolétariat réel. Daniel Guérin, tout en se situant sur une position nettement « révolutionnaire » et « marxiste », s'en prenait à « la révolution par en haut » de Lénine, affirmant qu'il fallait « déjacobiniser la révolution ». L'un des éléments forts de cette démarche est bien de dissocier Marx de Lénine (et donc, bien évidemment, également de Trotsky). Or cette thèse, lorsqu'elle fut énoncée au cours des années cinquante, rencontra une hostilité presque générale.

Rosa Luxemburg, un point d'appui pour s'opposer à l'influence de Lénine

Dans ce combat, Rosa Luxemburg, la grande révolutionnaire assassinée par les sociaux-démocrates au cours de l'écrasement de la révolution conseilliste allemande de 1919, sera son atout. « La seule théoricienne, dans la social-démocratie allemande, qui resta fidèle au marxisme originel fut Rosa Luxemburg. » Or, poursuivait-il, « en dépit de variantes dans l'énonciation, il n'y a pas de différence véritable entre la grève générale anarcho-syndicaliste et ce que la prudente Rosa Luxemburg préférerait dénommer "grève de masses". De même ses violentes controverses, la première avec Lénine, en 1904, la dernière au printemps de 1918, avec le pouvoir bolchevique, ne sont pas très éloignées de l'anarchisme. Il en est de même pour ses conceptions ultimes, dans le mouvement spartakiste, à la fin de 1918, d'un socialisme propulsé de bas en haut par les conseils ouvriers. Rosa Luxemburg est l'un des traits d'union entre l'anarchisme et le marxisme authentique. » La contribution historique de Daniel Guérin fut tout à fait décisive. Il s'agissait de restituer l'originalité de la pensée d'une révolutionnaire passionnée par la spontanéité et la liberté, mais que les stalinien s comme les trotskystes s'étaient efforcés de récupérer, la transformant en une sorte de sainte momifiée du marxisme léniniste³. Daniel Guérin trouva dans la figure de Rosa Luxemburg un point d'appui pour démontrer que l'on pouvait être « marxiste » sans être léniniste. Ce qui, pour bien des militants « marxistes » du siècle dernier, était proprement impensable.

Une approche critique de la pensée de Marx

Que reste-t-il de Marx lorsqu'on l'a séparé de Lénine et de ce qui, chez le Marx autoritaire, préfigurait Lénine ? La « théorie révélatrice du capital ». Une conception de l'histoire et une méthode d'analyse qui mettent en avant, comme autant d'éléments essentiels, les modes et les rapports de production, la lutte des classes, et finalement « l'être social » qui conditionne les consciences des êtres humains insérés dans des relations sociales contradictoires. Ce marxisme s'arme de la dialectique hégélienne, remise, selon l'expression de Marx, « sur ses pieds », c'est-à-dire d'une dialectique matérialiste. L'esprit de ce marxisme originel auquel Guérin restera toujours fidèle rejette les postures contemplatives ou attentistes ; il énonce une philosophie qui n'a de sens que si elle s'incarne dans un combat politique concret. Cependant, se saisissant de ce marxisme originel, Daniel Guérin n'allait pas agir en disciple : « il ne peut être question de considérer comme un bloc homogène le marxisme originel, celui de Marx et d'Engels. Nous devons le soumettre à un examen critique serré et n'en retenir que les éléments qui auraient un lien de parenté avec l'anarchisme. »

La « synthèse » selon Guérin est une synthèse dialectique, un dépassement

Réduite à l'état de formule, une « synthèse » entre l'anarchisme et le marxisme pourrait s'interpréter comme une simple addition. Il s'agirait de prendre du marxisme l'approche philosophique et la méthode dialectique, et de l'anarchisme social son projet de transformation autogestionnaire de la société. Mais la « synthèse » à laquelle Guérin pensait n'était pas simplement l'accumulation de « ce qui semble bon » chez les uns et chez les autres ; ce n'était pas une addition mécanique, mais tout au contraire une confrontation dialectique, qui ne laisserait intact aucun des termes en présence. Mettre l'anarchisme en résonance avec le marxisme révèle les limites du marxisme – y compris du marxisme de Marx. Et cette même confrontation met également à nu quelques-unes des carences essentielles de l'anarchisme.

Le travail critique de Guérin en direction du marxisme s'exprime dans au moins trois directions : la spontanéité, l'autogestion, l'aliénation. Selon Guérin, la spontanéité est « une notion spécifiquement libertaire. Nous trouvons, en effet, très souvent les mots "spontané", "spontanéité" sous la plume de Proudhon et de Bakounine. Mais, ce qui est étrange, jamais dans les écrits de Marx et d'Engels, du moins dans leur rédaction d'origine en langue allemande. (...) En réalité, Marx et Engels se réfèrent seulement à l'auto-activité (Selbsttätigkeit) des masses, notion plus restreinte de la spontanéité. Car un parti révolutionnaire peut se donner le gant d'admettre, parallèlement à ses activités prioritaires, une certaine dose "d'auto-activité" des masses, mais la spontanéité, elle, risque de compromettre sa prétention au rôle dirigeant. » Ajoutons qu'en pointant cette carence on questionne la pratique et la stratégie marxiste, mais aussi sa méthode d'analyse. La « spontanéité », c'est en effet aussi la créativité, ce facteur déterminant dans l'activité humaine, qui fait que si les hommes sont, certes, contraints et agissent par le corset des « déterminations matérielles » – qu'ils ont par ailleurs pour partie façonnées –, ils sont dans le même temps capables de créer des conditions nouvelles et imprévisibles. En valorisant la spontanéité, Daniel Guérin a su introduire un point de vue critique au cœur de la pensée « marxiste », même s'il n'est sans doute pas allé aussi loin sur cette voie que Bakounine qui, tout en partageant l'option matérialiste et dialectique de Marx et d'Engels dont il partageait les références hégéliennes, rejetait leur économisme « métaphysique », leur croyance en un « sens de l'Histoire » pré-existant à l'action créatrice des hommes.

L'autogestion suggère à Guérin un second faisceau de critiques. « Venons-en au dilemme : nationalisation des moyens de production ou autogestion ? Ici encore Marx et Engels louvoient. Dans le *Manifeste communiste* de 1848, écrit sous l'influence directe du socialiste d'État français Louis Blanc, ils annoncèrent leur intention de "centraliser tous les moyens de production entre les mains de

l'État". » Plus tard, ils parleront « d'autogouvernement des producteurs ». « Mais il est à souligner que jamais Marx ne scruta dans le détail les voies par lesquelles l'autogestion pourrait fonctionner, tandis que Proudhon lui consacra des pages et des pages. » Une conception déterministe de l'histoire conduit naturellement à cette carence, puisque le devenir « socialiste » de la société serait en quelque sorte contenu dans la dialectique « objective » des forces productives et des rapports de production. Il ne resterait plus, pour les révolutionnaires, qu'à aider ce futur pré-écrit à se révéler, sans que n'entre en jeu de façon déterminante la part d'imaginaire, de créativité, et même d'irrationnel, qui inspire pourtant les interventions des acteurs des mouvements historiques.

Enfin, logique avec ce réexamen critique, Daniel Guérin pose naturellement au marxisme la question de l'aliénation. Ainsi dégage-t-il « la notion de l'aliénation contenue dans les *Manuscrits de 1844* du jeune Marx et qui s'accorde fort bien avec le souci de liberté individuelle des anarchistes. » Mais le concept s'efface dans les travaux ultérieurs, et si Guérin fut jusqu'au bout partisan de « la fameuse méthode de la dialectique matérialiste et historique qui demeure un des fils conducteurs pour la compréhension des événements du passé et du présent », il ajoute aussitôt : « Une condition est requise toutefois : ne pas appliquer cette méthode rigidement, mécaniquement ».

La « méthode », il la mettra brillamment à l'œuvre. *Fascisme et grand capital*⁴ est ainsi une sorte de modèle d'analyse historique, claire, magnifiquement articulée, presque trop parfaite. On a pu dire, a posteriori, que l'ouvrage n'avait pas suffisamment restitué la dimension irrationnelle du nazisme. Guérin en conviendra lui-même. Mais on lui adresserait une critique elle-même bien peu dialectique si l'on ignorait le moment où cette analyse fut produite. En 1936, si la nature antisémite du nazisme était déjà incontestable, il n'avait pas encore montré jusqu'à quel degré d'horreur il allait se porter. Il s'agissait alors pour Daniel Guérin d'éclairer une bonne partie de la gauche, encore aveuglée sur la gravité du danger, en démontrant les liens qui liaient le fascisme au capitalisme, et ses analyses restent, en ceci, très éclairantes. À travers son étude sur la Révolution française, *La Lutte des classes sous la première République*⁵, Daniel Guérin proposa par la suite une analyse singulière, où le rôle des acteurs plébéiens et prolétariens était valorisé, avec leurs aspirations spécifiques, distinctes de celles de la bourgeoisie révolutionnaire et de ses leaders, Robespierre ou Danton. Ainsi progressait, tout en s'appuyant sur une méthode « marxiste » d'analyse, une critique des fondements étatique et républicains qui sont communs aux courants bourgeois républicains et aux socialismes d'État.

Toute l'œuvre de Daniel Guérin est travaillée par une tension elle-même dialectique. D'un côté, il y a ce matérialisme exigeant, cherchant toujours à débusquer les signes de la lutte des classes et les effets, sur les choix des

hommes, des conditions de production. D'un autre côté, rares furent ceux qui contribuèrent comme Guérin à relier, non seulement dans les livres mais également dans les engagements concrets, le refus de l'exploitation et celui de l'aliénation. Aux côtés des colonisés, des noirs américains, et bien sûr des homosexuels, il transgressait en acte le « marxisme » vulgaire, et militait pour une « Révolution globale » fondée sur l'auto-émancipation et la désaliénation des exploités. En ceci, le « marxisme libertaire » annoncé dans les années soixante par Daniel Guérin était une préfiguration des aspirations de mai 1968. Et pour aujourd'hui, il propose peut-être la seule posture « marxiste » encore possible.

Dégager l'anarchisme des vieux dogmes

Guérin n'allait pas plus épargner l'anarchisme. En 1984, dans l'avant-propos de son livre *À la recherche d'un communisme libertaire*⁶, il traçait ainsi son parcours : « Mon virage libertaire passa par des phases successives : d'abord enfermé dans ce que j'appellerais un anarchisme classique, qui s'exprima dans *Jeunesse du socialisme libertaire* (1959), puis *L'Anarchisme, de la doctrine à la pratique* (1965) et, simultanément, *Ni Dieu ni Maître, anthologie de l'anarchisme*, où, aux côtés de Bakounine, place était faite à Stirner, Proudhon, Kropotkine, Malatesta et beaucoup d'autres. Ensuite, prenant quelque distance vis-à-vis de l'anarchisme classique et ne tournant plus le dos à mes précédentes lectures marxistes, je publierai *Pour un marxisme libertaire* (1969), dont le titre, j'en conviens, prêterait à confusion et choquera mes nouveaux amis libertaires. Enfin, au lendemain de la tempête révolutionnaire de Mai 1968, où je plongeai jusqu'au cou, je rejoindrai le Mouvement communiste libertaire (MCL) autour d'un Georges Fontenis revenu de ses écarts autoritaires. Mes options organisationnelles ultérieures seront l'Organisation communiste libertaire (OCL), première et seconde manière ; enfin, et jusqu'à aujourd'hui, l'Union des travailleurs communistes libertaires (UTCL)⁷. Pendant un quart de siècle, je me suis donc réclamé, et me réclame toujours, du socialisme ou communisme libertaire (le vocable anarchisme me paraît trop restrictif et je ne l'adopterais que s'il était complété par l'épithète "communiste"). Un communisme libertaire différent, ô combien, de l'utopie propagée sous la même étiquette par l'école de Kropotkine, devançant l'ère de l'abondance, tout comme celle propagée en Espagne par Isaac Puente, partant de la patria chica andalouse, et malencontreusement reprise par le congrès de la CNT à Saragosse, à la veille du putsch franquiste. La spécificité du communisme libertaire, tel que j'en esquisse les contours, est intégrationniste et non microcosmique, elle se voudrait synthèse, voire dépassement, de l'anarchisme et du meilleur de la pensée de Marx. »

Dangereuse pour l'orthodoxie marxiste, l'option de Daniel Guérin l'était aussi aux yeux des catéchiseurs anarchistes, parce qu'elle invitait à une relation non sectaire avec les « marxistes », en s'appuyant sur l'exemple de Bakounine qui fut, comme Karl Marx, un « Hégélien de gauche », et qui introduisit *Le Capital* en Russie en commençant sa traduction. Cette orientation battait en brèche le mode de pensée régressif de trop nombreux anarchistes qui s'imaginaient pouvoir formuler une « doctrine » anarchiste invariante, qu'il ne resterait plus qu'à énoncer à travers les temps, jusqu'à ce que Révolution s'en suive. Cette liberté de pensée n'épargnait d'ailleurs personne, y compris les communistes libertaires. Ceux qui comme moi l'ont connu au cours des années 1970 peuvent en témoigner : Daniel nous surprenait toujours par quelque trait de non dogmatisme.

« Un point de ralliement vers l'avenir »

L'hypothèse de Daniel Guérin, cette émergence à venir d'une nouvelle forme de socialisme qui emprunterait tant à l'anarchisme qu'au marxisme, a été forgée dans les années cinquante. Elle est le produit d'un cheminement qui remonte sans doute, chez son auteur, aux premières années de ses engagements, dans les années vingt et trente. Cette hypothèse est-elle toujours d'actualité ? En 1984 – il avait alors 80 ans –, Guérin dressait un bilan lucide et ouvert : « Au soir de ma vie, je ne puis certes me vanter d'avoir entrevu, sinon dans ses grandes lignes, la cristallisation définitive d'une synthèse aussi informelle et malaisée. H. E. Kaminski, dans sa biographie de Bakounine (1938), estimait qu'elle est nécessaire et même inévitable, mais que ce serait au futur, moins qu'au présent, de la formuler. Elle devrait surgir de tempêtes sociales au contenu novateur, dont nul aujourd'hui ne peut se targuer de détenir la recette. Au surplus, je crois être, à part mon engagement militant, davantage un historien qu'un théoricien. Il me paraît fort présomptueux de trancher, entre autres, quels aspects de l'anarchisme et de la pensée flottante de Marx seraient ou non conciliables. Le communisme libertaire n'est encore qu'une approximation et non un dogme *ne varietur*. Il ne peut, me semble-t-il, se définir sur le papier, dans l'absolu. Il ne saurait être une ratiocination du passé, mais bien plutôt un point de ralliement vers l'avenir. La seule conviction qui m'anime est que la future révolution sociale ne sera ni de despotisme moscovite, ni de chlorose social-démocrate, qu'elle ne sera pas autoritaire, mais libertaire et autogestionnaire, ou, si l'on veut, conseilliste ».

Si nous considérons le « marxisme libertaire » de Daniel Guérin comme un « point de ralliement vers le futur », comme une perspective à la fois théorique et stratégique, comme un Projet, peut-être pouvons nous imaginer une démarche qui pourrait être opérante dans les conditions d'aujourd'hui. Vers une « synthèse » qu'il n'est plus possible de limiter aux seuls apports du marxisme et de l'anar-

chisme. « Point de ralliement », parce que le courant révolutionnaire de demain sera le produit de convergences entre des militants issus de plusieurs courants. Cette « synthèse » ne saurait être purement théorique ; elle serait aussi la fusion concrète, la convergence concrète d'individus et de groupes qui se rapprocheraient à l'échelle du monde entier, et qui formeraient l'ossature d'une alternative libertaire de masse à la social-démocratie et au « communisme » autoritaire. C'est-à-dire que des pans entiers des militances qui agissent aujourd'hui sous des drapeaux non libertaires de par le monde, des autogestionnaires, des alternatifs, des communistes, des trotskystes, des écologistes, rejoindraient des anarcho-syndicalistes, des syndicalistes révolutionnaires, des libertaires, dans une dynamique d'élaboration/recomposition faisant du communisme libertaire, selon la formule de Guérin, leur « point de ralliement ».

Dans ce processus, qui serait l'avenir, ou le rebond sous une forme renouvelée, de la synthèse préconisée par Daniel Guérin, les militants d'origine marxiste seraient bien évidemment une composante majeure. Nombre de ces militants auraient devant eux un dur travail de deuil. Il leur faudra, à l'exemple de Guérin, séparer Marx de Lénine et de Trotsky. Il leur faudrait rompre avec le léninisme, détruire ses icônes, mais aussi abandonner des concepts « clés » tels que le rôle dirigeant du parti ou l'État comme mode de centralisation dans une société socialiste. Et il leur faudrait opérer ces ruptures alors que la bourgeoisie est à l'offensive, c'est-à-dire à un moment où la tentation est forte de se replier vers la défense des vieux dogmes, ou encore d'abandonner toute perspective révolutionnaire et de revenir, même par des détours, vers une matrice social-démocrate dont l'Histoire vient pourtant de démontrer l'inanité.

Le travail de deuil n'épargnera pas non plus les militants libertaires. Et il ne s'agira pas seulement d'abandonner les vieux oripeaux d'un anarchisme traditionnel. Il va falloir admettre que le pouvoir et la délégation de pouvoir sont des traits inhérents à toute société humaine, à toute forme d'organisation collective, du moins pour l'époque présente, et qu'il est donc vain de s'enivrer avec des vœux de l'esprit aussi belles qu'impraticables. Il faudrait au contraire penser le pouvoir ET le contre-pouvoir, l'autogestion ET la délégation sous l'influence et le contrôle de cette autogestion, la décentralisation ET la centralisation, l'une et l'autre nécessaires. Non pas pour jeter par-dessus bord l'exigence libertaire au titre du « réalisme », mais pour proposer un projet libertaire crédible et opérant. L'abolition de l'État ne peut tenir lieu de projet de société. Il faut dire clairement qu'à la place de l'État les libertaires proposent une autre forme de centralisation, la Fédération autogérée qui, bien que fondamentalement basée sur le mandat impératif donné par tous les citoyens sur les grandes décisions, et sur une très large décentralisation, comporte encore des aspects d'élection, de délégation de pouvoir, et probablement,

Mimmo D. Pucciarelli

Sociologue, Atelier de Création Libertaire, Lyon

Entre les 100 % à gauche
et les anarchistes purs et durs,
mon cœur balance

sous des formes que l'Histoire et les expériences détermineront, de coercition. Les libertaires ne peuvent plus s'illusionner sur une humanité spontanément et universellement bonne, qui se révélerait telle en tout et partout dès les premiers jours d'une Révolution. La question est bien de penser une société nouvelle où l'exigence libertaire tendrait à modeler tous les rapports sociaux et toutes les institutions, mais sans prétendre au dogme irréal d'une « Anarchie » (ou d'un « Communisme ») pure et sans contradiction.

Bref, à travers l'élaboration d'un projet révolutionnaire et libertaire nouveau, il s'agirait bien, comme nous le proposait Daniel Guérin, d'opérer une « synthèse » du meilleur de Marx et de l'anarchisme... qui serait également un « dépassement ».

- 1 La revue mensuelle *Alternative libertaire* a publié un hors-série consacré à Daniel Guérin (3 euros, chèque à l'ordre d'Alternative libertaire, BP 177, 75967, Paris Cedex 20). Les Éditions Spartacus s'apprentent à publier une nouvelle édition du livre de Daniel Guérin *À la recherche d'un communisme libertaire*.
- 2 Publié en annexe à son fameux livre *L'Anarchisme* (1^o éd. : 1965), dans la réédition Gallimard de 1976 (puis en collection « Folio/Essai »).
- 3 D. Guérin, *Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire*, Paris, Flammarion, 1972 ; réédition Spartacus, 1982.
- 4 D. Guérin, *Fascisme et grand capital – Italie-Allemagne*, Paris, Gallimard, 1936 ; réédition Maspero 1965, puis 1969.
- 5 *La Lutte des classes sous la 1^{re} république*, Paris, Gallimard, 1946 ; réédition 1968.
- 6 *À la recherche d'un communisme libertaire*, Paris, Spartacus, 1984.
- 7 L'Union des Travailleurs Communistes Libertaires : fondée en 1976 (Daniel Guérin la rejoindra en 1979), elle participera très activement à la constitution d'Alternative Libertaire, mouvement dans lequel elle se fondera en 1991.

Je pense qu'il est nécessaire de présenter brièvement pour que vous sachiez d'où je viens

et ce que je fais¹. Mes premiers pas dans le mouvement libertaire, je les ai faits en Italie au début des années soixante-dix. Mais c'est à Lyon, et plus précisément à la Croix-Rousse, que, depuis la fin de l'année 1975, j'ai participé à diverses initiatives éditoriales, militantes, et alternatives. Depuis une petite dizaine d'années, après avoir repris des « études » au sein du Collège coopératif, préparé une thèse de doctorat sur l'imaginaire des libertaires aujourd'hui, je suis devenu une sorte de sociologue alternatif dont le domaine de recherche embrasse l'imaginaire du monde du travail et celui des milieux alternatifs.

Actuellement, je participe à diverses initiatives parmi lesquelles l'Atelier de création libertaire, une maison d'édition qui a publié depuis 1979 une centaine de livres et de brochures, organisé divers colloques, etc., le mensuel de l'écologie, des alternatives et de la non-violence *Silence*, ainsi qu'à diverses associations parmi lesquelles l'Université solidaire et l'association Révoltes « Pour une Coopérative d'histoire vivante des révoltes et des alternatives sociales ». Enfin, depuis bientôt deux ans, je participe à un groupe qui s'est donné le nom de Politiquement perplexe, un collectif où l'on retrouve des personnes habitant pour la plupart le quartier de la Croix-Rousse aux parcours de vie et origines politiques divers et multiples...

Cette présentation me permet de vous éclairer sur le contenu de ce texte. Je l'ai écrit afin que vous puissiez partager mon observation directe du mouvement anarchiste. Une observation qui ne se veut ni véritablement idéologique, ni véritablement historique, ni même celle d'un politologue aux lunettes noires et rouges. J'espère tout simplement que ces quelques notes faciliteront les échanges à venir... Fini les présentations, je veux vous dire pourquoi j'ai accepté volontiers de participer à ce débat.

Je crois que, ces dernières années, j'ai rencontré à plusieurs reprises Philippe Corcuff. Il me semble qu'il a envie d'ouvrir des véritables discussions au sein